

— Mais je ne les ai pas invités !... observe Jacques.

— Tu sais... ces gens-là, réposte Jeanne, quand on ne les invite pas... ils s'invitent eux-mêmes !... voilà tout...

Cependant, il faut parler bas, car Alberte s'approche d'eux, et s'excuse de venir ainsi sans en avoir été priée ; mais elle a su hier matin, au Val, que M. de la Ferlandière chassait le sanglier, elle n'a jamais assisté à une chasse à courre, et elle voudrait voir... oh !... voir seulement ! et puis aussi donner une marque de sympathie, car les sangliers sont de bien mauvaises bêtes... n'est-ce pas, Monsieur de la Ferlandière... ?

— Pas plus que d'autres !... interrompt Jeanne.

— Mais si... pour les pommes de terre... intervient Victor, dont la figure de viveur a, dans cette lumière crue, comme une teinte marécageuse.

Mais Alberte veut avoir le dernier mot, et, dans la circonstance, ne voit pas qu'elle se mêle de choses qui la regardent maintenant moins que jamais.

— Surtout, Monsieur de la Ferlandière, ne faites pas d'imprudences !...

Du coup, Jeanne n'y tient plus, et, pour passer sa colère, cravache autour d'elle les branches basses toutes chargées de neige.

Heureusement, les deux de Chailuy, tous les amis, tous les intimes arrivent et coupent court à la conversation qui devenait pénible : ils savent déjà la nouvelle des fiançailles, et serrent la main de Jacques d'un air cordial et entendu. Et, sous les yeux d'Albert, qui se retire gênée, mal à l'aise, Odile devient d'une façon vraiment officielle la seule reine de la chasse, reine de grâce et de beauté, comme Jacques en était l'indiscutable roi.

D'ailleurs, le temps passe et l'heure de la chasse va sonner : les landaus, les charrettes anglaises, les tilburys, toutes les voitures se rangent sur la neige durcie, autour de la maison du garde, les chevaux de rechange, belles bêtes, nées pour la plupart à la Ferlandière ou à l'Abbaye, piaffent devant la petite grange et sur les routes de culture ; et, à 2 heures précises, le piqueur vient dire que le valet de limier a de nouveau fait le tour de l'enceinte, le solitaire gîte toujours là, une rude bête, déjà inquiète, et qu'il est grand temps d'attaquer, si on ne veut pas qu'elle débuse avant les premiers chiens.

Alors, Jacques, d'un coup d'œil, embrasse l'ensemble de la chasse : ses chiens qui tirent déjà sur leur corde, sentent le gibier... tous ses invités bien à cheval... les voitures prêtes à partir.

— Nous y sommes... ? demanda-t-il à Odile et à Jeanne...

Et, sur leur réponse affirmative

— Eh bien ! va, dit-il au piqueur, nous te suivons...

Celui-ci découple aussitôt quelques chiens d'attaque, et part dans le layon, énergiquement remorqué par toutes ses bêtes.

Un quart d'heure après, le solitaire était sur pied, et débuchait de mauvaise grâce, sans se presser autrement, dans la direction de la ferme de Voyot.

Du Pré Acre, on le vit couper le premier layon, et s'enfoncer, tête basse, dans les fourrés ; alors Jacques fait découpler les chiens de meute, et la vraie chasse commence.

Tout de suite, et malgré la façon lente dont le sanglier trotta, le jeune gentilhomme vit bien que la journée serait rude ; mais la course allait sembler bonne sur la neige dure, avec un petit froid qui mettait le sang bien rouge aux pommettes.

Tout le monde galope avec entrain derrière Odile et Jacques ; ensemble qui ne dure pas longtemps, car, dix minutes après, la chasse entière s'éparpillait comme par enchantement : les naïfs filaient sur Mennesis, persuadés, que l'animal allait simplement se terrer, tout droit, devant lui, dans les bas-fonds où coule le canal de Saint-Quentin ; ceux qui étaient plus au courant du sanglier obliquèrent vers Flavy ; ce fut même le gros noyau de la chasse.

Jacques ne le suivit pas.

— Laissons-nous dépasser, dit-il à sa fiancée, je suis bien sûr que ce gaillard connaît très bien son métier, et se dispose à s'égayer aux environs de Faillouel.

En effet, depuis quelques instants, on n'entend plus les chiens qui tiennent la chasse ; ceux des relais semblent tout à fait déconcertés, et cette irrésolution dure un bon quart d'heure ; puis, brusquement, leurs oreilles se pointent dans la direction de Bois-l'Abbé.

Évidemment, l'animal est revenu dans les coupes de Frières, et recouvre ses traces ; pour confirmer cette présomption, les aboiements furieux éclatent, très lointains d'abord, dans le fond des coupes, puis se rapprochent rapidement, tournent et décrivent une sorte de cercle autour d'une position dont les hauteurs d'Athiémont seraient la clé.

— Si Odile veut courir, demande Jacques désormais fixé sur la direction définitive, c'est le moment... la chasse s'annonce parfaite.

— Alors, courons !... répond la jeune fille en rassemblant bien son cheval.

Et ils partirent au petit galop de chasse.

Jacques connaissait sa forêt par cœur et dans tous les sens du mot. Quand on passait dans des coupes dévastées, on pouvait dire d'avance : " Ces bois n'appartiennent ni à la Ferlandière, ni à l'Abbaye !..." Car l'exploitation méthodique de Jacques n'avait rien à voir avec ces fureurs d'abatage, qui mettent une si grande différence entre l'exploiteur d'un jour, faisant suer à la terre tout ce qu'elle peut rendre, et le propriétaire tranquille, auquel " hier " donne confiance pour " demain ".

Odile suit Jacques dans tous ses sentiers favoris, intéressée dans doute par la chasse qui gronde toujours à sa droite, mais sensible surtout au bonheur de se voir ainsi entourée d'une atmosphère d'affection et d'amour. De temps en temps, Jacques se retourne vers elle, et sourit de plaisir en regardant sa petite amie qui galope, toute sérieuse, à côté de lui, ayant Myrtille bien en main, ne s'étonnant pas des surprises de terrain que ménage toujours une chevauchée au travers de la neige, fût-elle bien dure et craquante comme ce jour-là.